

Omar CARLIER, Entre nation et jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens. Paris, Presses de Sciences Po, 1995, 443 p., bibliogr.

Marie-Blanche Tahon

Volume 20, Number 2, 1996

Algérie. Aux marges du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015420ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015420ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tahon, M.-B. (1996). Review of [Omar CARLIER, Entre nation et jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens. Paris, Presses de Sciences Po, 1995, 443 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(2), 159–161.
<https://doi.org/10.7202/015420ar>

de la coupure entre le pouvoir et les paysans, qui s'est consolidée avec l'État moderne » (p. 65).

Colonna réussit à faire reculer l'opacité d'un passé proche qui pèse si lourd dans l'Algérie présente. Son livre ouvrira la voie, il faut le souhaiter, à d'autres publications qui seront attentives au « simple fait que ce sont des hommes, inscrits dans la précarité du réel, qui ont la charge de [l]a transmission » d'un texte sacré.

Marie-Blanche Tahon
Département de sociologie
Université d'Ottawa

Références

- CARLIER, O., 1995. *Entre nation et jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens*. Paris, Presses de Sciences Po.
- GEERTZ C., 1964. « International Conversion in Contemporary Bali » : 282-302, in J. Basbin et R. Roolvink (dir.), *Malaysian and Indonesian Studies Presented to Sir Richard Winstedt*. Oxford, Oxford University Press.
- , 1968. *Islam Observed*. Londres, Yale University Press.

Omar CARLIER, *Entre nation et jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens*. Paris, Presses de Sciences Po, 1995, 443 p., bibliogr.

Ce livre est composé de 11 chapitres, chacun d'eux ayant déjà été publié sous forme d'article ou ayant fait l'objet d'une communication de la part de cet enseignant-chercheur pendant plusieurs années à l'Université d'Oran. Il s'agit donc de textes rédigés à des moments différents, pour des supports différents et selon des niveaux d'écriture différents. Nombre d'entre eux datent d'avant octobre 1988, mais on est heureusement surpris par cet ensemble qui, en couvrant l'histoire algérienne depuis les années 1930 — sauf la période de la guerre (1954-1962) —, fournit des éléments qui permettent de saisir la situation présente. Ce résultat tient au moins à deux facteurs. Le premier relève de la mise en œuvre d'une démarche historique, d'un souci de penser la longue durée au sein de laquelle l'événement prend sens, démarche qui est rare, s'agissant de l'Algérie. Le second renvoie au style de l'auteur. Non seulement ce livre est bien écrit mais encore il a du caractère. Ce qu'il énonce à propos de la manière d'être président (algérien) peut être repris pour rendre compte de son ouvrage : « Un style au sens de Pierre Bourdieu, fondé sur une stratégie de la « monstration », rendue d'autant plus lisible et efficace qu'elle est accordée à la culture des gestes de la vie quotidienne. Un style au sens de Peter Brown, une manière d'être en société et en communauté, dans un corps à corps avec la valeur centrale et le modèle qui l'incarne (p. 337).

Comme l'auteur l'indique lui-même en introduction (p. 12), « l'ouvrage se propose de mettre en perspective les divers modes de réinvestissement d'un vieux modèle de parité entre les frères », tout en prenant délibérément le parti de replacer l'histoire de l'Algérie, aujourd'hui compris, dans la dimension de la modernité. Carlier se garde constamment de s'ériger en juge et de se prononcer sur le bien-fondé ou l'opportunité des décisions que prennent les acteurs qu'il étudie. Mais il met en application le souci de rendre les faits mieux intelligibles. Par exemple — choisi parce qu'il est ainsi formalisé par l'auteur, mais la manière de faire est aussi appliquée à d'autres épisodes —, s'agissant de l'OS¹, le principe de rendre les faits mieux intelligibles revient à en retracer une histoire qui « ne peut faire l'économie des conditions psychologiques, culturelles et sociales qui poussent le militantisme au degré extrême. Ce sont le statut même de la violence comme principe de l'agir politique et l'horizon de la mort comme représentation ultime de l'être en politique, qui sont ici en cause » (p. 292).

Cette citation irait à l'encontre de son objectif (illustrer la méthode de l'auteur) si elle donnait à penser que Carlier, dans sa réflexion sur la dimension tragique de la modernité en Algérie, entérinait la perspective d'une violence algérienne atavique, voire génétique. L'attention soutenue aux divers modes du modèle de parité entre les frères permet d'échapper à ce travers journalistique. Ainsi, après avoir finement souligné les transformations à l'œuvre dans les années 1920-1930 (l'émergence de l'écrit, du temps linéaire et sécularisé de la vie coloniale, de la mobilité intérieure et de la migration au long cours, de la transition démographique, de la musique populaire, du café où lieu et lien se conjuguent), l'auteur considère (p. 17) que « le changement n'est [...] pas seulement sociologique, économique ou culturel, il est anthropologique et historique. C'est tout l'exister humain qui est en jeu, entré dans un mouvement timide encore mais déjà irréversible. La terre et le sang, la chose et le signe, l'être et l'avoir, sous la contrainte et la pression de l'ordre colonial, expression locale d'un nouvel ordre du temps. Comment le politique ne pourrait-il pas à la fois advenir, intervenir et agir ? À une pression aussi puissante, à une menace aussi prégnante, qui porte les Anciens à redoubler de résignation et de patience, il faut des réponses en termes d'action et de pensée d'action. À société nouvelle, hommes nouveaux, issus d'elle mais prêts à la combattre. À l'angoisse collective qui conduit encore le plus grand nombre à se tourner vers le passé répond le volontarisme du petit nombre capable d'éclairer l'avenir, de proposer une alternative crédible, de susciter une utopie mobilisatrice et d'accomplir sa prédiction en prêchant l'exemple. Il regroupe ce qui est dispersé, unifie ce qui est divisé, rétablit la confiance des hommes et la concordance des temps. La formule magique qui sert à résoudre et à masquer les tensions relève de la constante réactualisation du vieux modèle de parité entre les frères accordés à la mise en relation de la *umma watania* (communauté nationale) et de la *umma islamiya*

1. L'Organisation spéciale, ou secrète, qui constitue le « bras armé » du PPA-MTLD, le parti de Messali Hadj, à la fin des années 1940, et qui propulsera le déclenchement de la guerre le 1^{er} novembre 1954.

(communauté musulmane), aujourd'hui reprise à son compte par le FIS, entre *watan*² et *jihad*³ ».

« Vieux modèle de la parité entre les frères » dont les sœurs sont absentes. Tant du modèle que du livre, à quelques lignes près. Cela ne surprend pas si l'on suit la logique rigoureuse de la lecture de Carlier. Au nom de quoi aurait-il ajouté quelques « e » muets à certains termes ? On mesure d'autant plus l'absence d'une « représentation au féminin » (j'utilise cette expression pour ne avoir à trancher entre « femme », « mère » ou « sœur ») que l'auteur réussit magistralement, comme j'ai tenté de le faire sentir, à développer une perspective d'*anthropologie* politique, une analyse des événements restitués dans la trame du quotidien, dans la touffeur du concret, dans l'attention aux corps et à leurs postures, aux voix et à leur timbre. L'invisibilité des êtres de sexe féminin ne relèverait donc pas de la méthode, mais qu'elle soit un fait n'a guère préoccupé l'auteur. Il s'agit d'un constat plus que d'une critique. Constat qui devrait inciter à un questionnement anthropologique qui ne concerne pas seulement l'Algérie.

Marie-Blanche Tahon
Département de sociologie
Université d'Ottawa

Lucile PROVOST, *La seconde guerre d'Algérie. Le quiproquo franco-algérien*. Paris, Flammarion, 1996, 199 p., bibliogr.

Si l'on en croit la quatrième de couverture, Lucile Provost est un pseudonyme sous lequel se cache le nom d'un haut fonctionnaire chargé des affaires algériennes au ministère des Affaires étrangères à Paris. La lecture de son livre — elle avait déjà codirigé, avec Gilbert Grandguillaume, le numéro d'*Esprit* (janvier 1995) consacré à la crise algérienne — impose le constat que les hauts fonctionnaires sont malheureusement peu écoutés de leurs employeurs. Si sa vision de l'Algérie influait sur la diplomatie française, on peut parier que beaucoup d'erreurs aux conséquences tragiques seraient évitées.

Je n'entrerai pas ici dans ce débat franco-français. Il me paraît toutefois important de souligner la sortie de ce livre parce qu'il constitue sans doute un des rares exposés de l'actuelle situation politique algérienne qui soit dénué de prise de parti. Plus précisément, il prend parti pour le « peuple algérien » qui résiste à la barbarie présente. Il dénonce (p. 86) « l'une des principales conséquences du conflit actuel [qui] a été d'enfermer les Algériens dans un huit-clos de plus en plus complet. La vie quotidienne de cette société nous est de plus en plus étrangère, hormis les quelques récits souvent très romancés qui sont faits de l'existence de [...] vedettes censées incarner l'esprit de résistance (chanteurs de raï, journalistes, démocrates...) ».

2. Pays, patrie, nation.

3. Combat contre les ennemis de l'islam.